

Atelier Internet juin 2020 :

Sur le thème de « Masque » écrire une histoire englobant tous les mots-sujets de l'année (écrits en gras).

« Masse que moi des yeux... »

C'est ce que j'ai répété, car ton regard effleurait des corps qui devaient t'être interdits. Comme toi, j'écorchais à nouveau notre langue, malmenais les négations, parlais plus mal. Plus mâle. Lassitude et jalousie ?

Depuis le 11 mai, tu me touches moins, tu as retrouvé ta clientèle. Kiné ? Même origine que cinéma ! Tu as repris ton rôle, tu parles avec les mains. Sur la peau des autres. Tu les détends, tu les dénoues. Et moi ? Mes émois ?

Avant le onze, déjà, tu me touchais peu. Pour sortir notre couple de la **léthargie**, j'ai ajouté un **Noël** à l'été de cette étrange année privée de printemps. Je nous ai réservé une chambre d'hôtel. Je nous fête, comme si le paquet cadeau nous contenait, nous, offerts l'un à l'autre. Noël estival, vénitien, sans sapin enguirlandé, sans épine, pour ôter celles de notre amour fusionnel qui, confiné, a trop macéré.

À la **date** fatidique, juste après la musique du **radioréveil**, puis en fermant le **volet** de la porte d'entrée, puis dans la **rue**, devant chez nous, puis sur la **route**, avant le péage, et, enfin, à la première **étoile**, quand le ciel a changé de **couleur**, tu m'as demandé ce que j'écrivais, dans ce **cahier**. Huit fois la même question, toujours déguisée, enjouée. Pour que je ne sois pas l'**animal** traqué que tu devines dans mon mutisme, quand tu insistes trop.

Tu conduis. Tu souris. Tu es d'accord pour ce voyage, pour ce passage de frontière, pour ce pays tant atteint par le virus. Ton pays d'origine. Tu remplis deux valises de déguisements, parce que tu penses qu'on peut se promener costumés, en gondoles, comme si le concours de masques, sur la place Saint Marc, prévu de onze à treize heures, mardi 25 février, était différé, pour cet été, et non supprimé jusqu'à celui de l'an prochain.



Comme tous les ans, pour le Vol de l'Ange, l'élue, trop maquillée, trop emplumée, dans ses **fanfreluches** trop colorées, s'est élancée depuis le campanile. Sous le filin, certains des confettis qu'elle lâchait sont restés froissés, noircis, dans les recoins de la place, boulettes de papier sale, remplies de miasmes, propices au regain de la pandémie ou de l'*acqua alta*.

Pendant que je me douchais, tu as lu mon cahier, déchiré toutes ses pages blanches. Tu les as émietées sur la moquette. Quand j'ai franchi le seuil de la salle de bain, quand, immobile, j'ai écarquillé les yeux sur ce que tu avais fait, tu m'as dit : « N'écris plus rien sur nous, tu as l'essentiel. Après, tu vas te répéter. Après, ça sera trop long pour une nouvelle, trop court pour un roman. Et puis, je ne veux pas connaître à l'avance la **chute...** »

J'étais en colère, tu avais envahi mon jardin secret, détruit les mots invisibles que je pouvais y semer. J'ai blêmi, mais fait bonne figure quand tu as ajouté : « Il faut vivre, masque-moi quand tu veux me mettre en mots... »

Tu ne m'aides pas à me sécher, ni à m'habiller, tu me tournes le dos.

« Masse que moi (...), masque-moi... » Nos mots me cernent, je ne peux plus les écrire. Tu ne veux pas que je t'immortalise, que je te projette en noir et blanc, tu ne veux pas te reconnaître dans mes lignes ni te trouver autre que ce que tu penses être. Tu ne veux pas que je te réinvente, que je te recrée, que je te possède, même en te dématérialisant.

Je ne sais pas quel personnage en bronze trônait sur la table. Il était suffisant pour t'assommer. Le double rideau de velours rouge m'a prêté son embrasse que j'ai serrée autour de ton cou, jusqu'à ce que tu cesses de frémir. Puis je t'ai choisi le plus beau costume. J'ai attendu que la lune de miel s'engloutisse et cesse de briller sur le canal. Malgré le plongeon depuis le premier étage, tu n'as pas sombré, incurable de légèreté. Du bout de la rame, j'ai poussé ton corps de confluence en confluence, jusqu'à cette ancre sans usage, abandonnée. Plantée dans ta poitrine, elle a entraîné ta dépouille jusqu'à la vase. Il n'y a de masse que moi... Suffisamment pour me pendre avec une embrasse à la crémone d'une fenêtre de chambre ?

Christian Bergzoll

À propos de ce texte les ateliécourriéristes ont dit :

- C'est doux, plein de poésie, rempli de pudeur. Et tout doucement le fond du texte change, devient plus acré, avec des miasmes et arrive le drame.

- Quel texte ! Tu conclus la saison en beauté avec ce crime passionnel d'une épouse en manque de massages, et la chute m'a surprise, car je m'attendais plutôt à ce que ce soit l'inverse, que lui ne la supporte plus et la balance dans le canal. J'ai moins aimé les jeux de mots, un peu tirés par les cheveux, mais bravo pour l'insertion de tous les mots. Merci pour ce moment de lecture passionnant !

- Un texte autour d'un jeu de mots entre le masque et le massage. Une histoire qui veut se terminer à deux. Finalement on ne sait pas si c'est l'homme ou la femme qui n'accepte pas le délitement et qui passe à l'acte. C'est adroitement construit avec tous les mots imposés et avec tes délires habituels.

- Une fête qui tourne mal. Un crime bien déguisé ! Avec pour arrière-plan le carnaval de Venise. Mais l'*Acqua alta* peut servir d'indice au dénouement. Va-t-il vraiment aller se pendre, ce criminel joué par l'amour ? Une histoire inattendue de ta part.



- Voir Venise et mourir quoi... Ils sont un peu à la « masse » tous les deux non ? Récit passionnant même si parfois j'ai dû m'y reprendre à deux fois pour saisir les jeux de mots.

- Merci pour le premier paragraphe qui m'a fait comprendre le sens du titre – bien trouvé. Le kiné qui s'exprime avec les mains, comme un film muet. Très réaliste, le passage dialogué. Et pourquoi réécrire la vie et, surtout tenter de deviner la suite ? La chute viendra d'elle-même, bonne ou mauvaise.

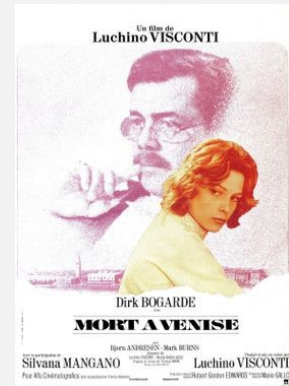
- Un texte qui sonne bien, qui nous emporte vers la lagune. Le confinement a des effets secondaires sur beaucoup de personnes, tes deux comparses en font les frais. J'avoue que je

ne m'attendais pas à une chute si noire. Les masques finissent par tomber mais ils ne sont pas seuls...

- « N'écris plus rien... tu as dit l'essentiel ». Et voilà tu l'as dit toi-même à travers ton personnage. Ça fuse dans tous les sens, c'est ton style, inimitable, parfois indécryptable ou presque. Quel cheminement compliqué pour parvenir à la chute, vertigineuse !

- Un texte bien noir. Un voyage à Venise pour tenter une réconciliation qui finit par tourner au drame. La lecture du carnet intime en est le mobile mais l'on ressent à travers la lecture de ton travail tout le désamour qui existe entre les deux protagonistes. Ton écrit m'a fait penser à la nouvelle de Thomas Mann *Mort à Venise*.

- Voilà certainement un bon scénario de film ! Où comment confinement et déconfinement transforment les êtres humains, jusqu'au pire. Aller jusqu'au crime. Et, au crime de soi. Venise en vaut-elle la chandelle ? Je suis perplexe...



Explication de Christian sur son texte :

Le nœud gordien est le couple, avec, si je me suis bien débrouillé, l'impossibilité de deviner s'il s'agit d'un couple hétérosexuel ou homosexuel. Un nœud gordien, ça se tranche, ce qui est le cas : une fois tranché, le couple n'existe plus, mais chaque partie du couple non plus.

L'autre épicerie du texte, c'est, bien sûr, l'écriture, celle qui mémorise l'intime, celle qui décrit la vie de l'autre, et qui, donc, trahit la réalité du "je", du "nous". Lire, dans ce texte, est aussi une trahison, un non-respect de l'écriture qui est le déversoir de l'intimité. Lire, écrire, double trahison, double écran entre deux êtres.